

April 10, 2024, Télérama, Paris, France

ARTS

LA CHRONIQUE D'OLIVIER CENA

TTT

**The Junkanoo
Meets the
Ocean**

Peinture

**Kenrick
McFarlane**

| Jusqu'au 11 mai,
galerie Peter
Kilchmann,
Paris 3^e,
tél. : 01 86 76 05 50.

*Asparagus (2024),
de Kenrick
McFarlane.
À la limite du
déplaisant,
et pourtant...*



Vu de la rue à travers la vitre de la galerie, le tableau, représentant une mariée sans doute, dans des teintes roses et blanches, n'incite guère à entrer. La déformation du visage donne à cette femme un air niais – on pourra prétexter les derniers portraits de Renoir comme exemple de niaiserie, mais cette niaiserie est chez Renoir la représentation d'une expression et non le résultat d'une maladresse. Là, le peintre défigure la mariée comme aurait pu le faire Francis Bacon, mais en lui barrant le visage d'un grand rictus stupide, ce que n'aurait jamais laissé passer le peintre anglais. On entre quand même.

Il s'appelle Kenrick McFarlane. Il est américain, d'origine jamaïcaine. Il a tout juste 33 ans. À d'autres époques, on nous aurait dit qu'il peint, en précisant son genre de peinture ; s'il est abstrait ou figuratif ; s'il peint des tableaux d'Histoire, des paysages, des natures mortes, des portraits ; s'il questionne les conditions d'exposition, le marché de l'art, la place de l'artiste ; s'il met l'accent sur les composants élémentaires de la peinture ; s'il s'oppose par la simplicité et la pauvreté des matériaux utilisés à la débauche productiviste ; s'il est expressionniste, lyrique, conceptuel ou minimaliste, etc. Pour Kenrick McFarlane, on nous dit que ses por-

traits « explorent l'expérience complexe de l'appropriation des identités culturelles et personnelles ainsi que l'ambiguïté des contraintes socioculturelles ».

Et ses asperges ? Parce que l'artiste américain peint aussi une botte d'asperges. Elle n'a pas la délicatesse de la *Botte d'asperges* que Manet vendit 800 francs à Charles Ephrussi en 1880, mais il s'agit quand même d'un sujet aujourd'hui peu banal, d'autant que McFarlane présente la botte droite, posée sur ses queues, grossièrement ficelée par une cordelette noire, sur une table grise et un fond rouge, peinte d'un geste vif, hâtif même. Aussi le tableau-tin pourrait-il sembler grossier s'il n'y avait la lumière délicate sur les plantes et le reflet blanchâtre sur le gris de la table. McFarlane connaît son affaire. Il adopte (vaguement) l'expressionnisme allemand des années 80, ce côté rude, presque bâclé, souvent sombrement coloré, assez peu engageant finalement, à la limite du déplaisant. Et puis, pour peu que le regard revienne sur les tableaux, quelque chose se passe.

Le Portrait de Dev Hynes (2024), par exemple (un chanteur britannique), apparaît lui aussi un peu rébarbatif, trop sombre, curieux avec sa main gauche hypertrophiée ; mais il finit par devenir très présent, animé par les seuls moyens de la peinture, par le trait orange vif qui dégage et anime la main gauche ou par les touches de blanc autour de la tête, qui offrent au corps souplesse et prestance. McFarlane est jeune, donc, et plusieurs influences apparaissent dans les portraits : celle de Bacon et du Roumain Adrian Ghenie (né en 1977), mais aussi celle de l'Américain Robert Guinan (1934-2016), en particulier dans *Alexandria Ereghu (2024)*, où l'on voit une femme afro-américaine essayer des chaussures. Aujourd'hui, aux États-Unis, Guinan, blanc de peau, ne pourrait plus représenter la communauté noire de Chicago ; il serait accusé d'appropriation culturelle. Cette injonction contemporaine, on le devine, pèse sur la peinture de McFarlane, écartelée entre la culture afro-américaine et caribéenne (les sujets des tableaux) et l'art universel (les influences de ses tableaux). Mais en tout il faut choisir la liberté. Un Américain, Noir, d'origine jamaïcaine peut peindre des asperges, comme Manet ●